

La campagne saumuroise « *So British* » :
un phénomène ethnologique ignoré.
Compte-rendu d'enquête exploratoire à propos de
l'immigration britannique dans un village du nord-saumurois.

Mathilde HESLON

Master Musique et Sciences Sociales
Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales.
mathilde-heslon@laposte.net

Résumé

La campagne du nord-saumurois accueille un étonnant phénomène qui n'a pas fini de surprendre celui qui se balade dans ces contrées : un certain nombre de Britanniques semble y avoir élu domicile et il n'est pas rare d'entendre parler l'anglais dans des villages où la majorité de la population est francophone et ne parle pas un mot de cette langue. M'inscrivant dans la lignée de Barou et Pradot (1995) qui travaillèrent, il y a vingt ans, sur la question des Anglais dans les campagnes françaises, je me suis davantage concentrée sur un seul village, celui de Parçay-les-Pins, pour illustrer et m'interroger sur ce phénomène. Comprendre la raison de leur installation, comment elle se réalise et quels sont les rapports qu'ils entretiennent avec la population française sont les questions qui m'ont poussées à réaliser cette enquête. Le changement qui s'opère dans ces campagnes qui nous semblent reculées montre finalement le renouveau d'une migration originale.

Summary

The Saumur north country knows an amazing phenomenon that could surprise a lot of people walking in this place: some Britannics seem living there and you can ear them speaking English in a country where nobody knows this language. After Barou and Pradot (1995) who studded, twelve years ago, the question of English people in the French country, I decided to focus on only one village, Parçay-les-Pins, in order to illustrate and interrogate this

phenomenon. The questions that I would like to study about that fact are: what is the reason that can explain their implantation? How does it perform in the rural society? What is the relation between English and French people? In this isolated country, this society evolves as a renewal migration.

Resumen

En el campo del oeste de Francia, al norte de Saumur, se puede observar un fenómeno desconcertante que sigue sorprendiendo a la gente que está de paseo en este lugar : una cierta cantidad de británicos viven en esta zona retirada y no es extraño oír hablar inglés, en un pueblo donde la mayoría de la población no lo puede hablar. En la continuación de Barou y Pradot (1995) que trabajaban, hace veinte años, sobre los ingleses que vivían en los campos franceses, me concentré más allá en un pueblo solo, el de Parçay-les-Pins, para ilustrar y examinar este fenómeno. Entender la razón de sus presencias, cómo ocurre y cuales son las relaciones que entretienen con la población francesa son las preguntas que me han llevado a hacer este estudio. El cambio que se opera en los campos que nos parecen recónditas muestra el renuevo de una migración original.

Mots-clefs

Britanniques, retraite, anglais, immigration, ruralité, Saumur, tradition, rénovation.

INTRODUCTION : LA PARTICULARITE DE PARCAY-LES-PINS

Parçay-les-Pins est un petit village agricole de 915 habitants, à la limite entre le Maine-et-Loire et l'Indre-et-Loire. À une demi-heure de route au nord de Saumur, cette petite commune rurale n'est pas tout à fait comme les autres. La présence du musée Jules Desbois, le sculpteur contemporain de Rodin né dans ce village en 1851, la distingue bien sûr de ses voisines. Cependant, la présence atypique de nombre de Britanniques, venus profiter de leur retraite dans ce lieu loin de toute ville la caractérise fortement. Ils viennent de toute la Grande-Bretagne depuis les années 1970/1980, aussi bien du Pays de Galles, que de l'Angleterre ou que de l'Ecosse, et tout autant de Londres que de la campagne. C'est une population en général assez cultivée, qui ne provient pas du « monde rural », quant à leurs centres d'intérêts et à leur vie active passée. Depuis plus de quinze ans, 7 à 8% de la

population des habitants de Parçay-les-Pins est Britannique, sans compter le nombre important de touristes anglophones, attirés par les nombreux gîtes que tiennent ces habitants originaux. Ceux-ci possèdent ainsi une quarantaine de maisons au sein du petit village rural de l'Est-Anjou, soit en tant que résidents permanents, soit en tant que résidents ponctuels.

Pourtant, si on remarque quelques signes de présence britannique dans le village et aux alentours, il est facile de ne pas repérer cette communauté, somme toute discrète. On observe ainsi que certains panneaux sont traduits en anglais, par exemple à l'entrée de la boulangerie, malgré une population qui, très largement, ne comprend pas cette langue. On entend parfois certaines évocations dans les discussions prises à la volée évoquant « l'Anglaise au cheveux bouclés », « l'Anglais de la *Croix Joreau* » (du nom d'un lieu-dit de la Commune). Mais le signe le plus marquant est la présence d'un magasin inhabituel, « *The English Shop* », en plein centre-bourg du village voisin, Vernuil-le-Fourrier. Face au monument au mort, ce commerce a de quoi étonner. « Cette petite enclave anglaise », comme le mentionne le Courrier de l'Ouest du 23 février 2012, est à la fois un restaurant, une librairie, une cinémathèque, et une épicerie qui ne vend que des produits anglais. Plus surprenant encore est la nécessité de parler anglais avec les propriétaires. Ce petit îlot « *so british* » reste néanmoins peu visible dans la vie des villages. En effet, alors que certains de ces Britanniques sont très intégrés et sont presque considérés comme « Français » (à l'instar de la citoyenne galloise, qui siège comme Conseillère municipale à Parçay-les-Pins), la plus grande majorité des ressortissants britanniques ne sortent que peu de chez eux et ne se mélangent que rarement aux habitants du village. Ce sont toujours les mêmes, quelques couples qui parlent français, que l'on croise à chacune des manifestations villageoises, qu'il s'agisse du *Comice Agricole* l'été ou bien des *Vœux du maire* l'hiver. Quelques autres viennent se greffer à ce noyau. Mais la barrière de la langue semble se faire sentir vite, même si cela n'empêche pas des échanges amicaux, en bons voisins.

Face à tous ces paradoxes, la première question que l'on se pose est de comprendre pourquoi et comment les Britanniques sont arrivés jusqu'à ce petit village perdu du saumurois. En effet, la dépopulation des campagnes françaises n'épargne pas cette région et, face à la désertion de ces communes, qui semblent loin de tout, cette forte migration paraît surprenante, d'autant plus que les Britanniques rachètent des terrains et des maisons en ruine dont plus personne ne veut. Néanmoins, leur absence partielle au sein de celui-ci, ou au contraire, leur présence surprenante, nous a fait nous demander quels sont les rapports qu'ils entretiennent avec la population française, et même s'il existe un vrai « rapport » entre ces deux populations. L'étude exploratoire ici exposée permet aussi de révéler un état d'esprit

propre aux campagnes françaises, d'exposer des modes de vie et leurs évolutions en ce début de vingt-et-unième siècle. On peut se demander si la migration britannique dans ces régions de France signe la nouvelle réclusion d'une certaine catégorie d'individus marginaux ou si, au contraire, cette implantation est significative d'une ouverture à l'autre bien particulière, dont le village de Parçay-les-Pins serait particulièrement représentatif.

Explicitant tout d'abord ma méthode d'investigation ethnographique exploratoire et ce qui m'a amené à m'intéresser à cette région, je montrerai en quoi l'étude plus précise du village de Parçay-les-Pins est intéressante au regard de la question britannique. Le biais par lequel j'ai été amenée à l'étudier est aussi singulier et doit être pris en compte. Ce sont ensuite les raisons de la présence britannique dans ce village que je tenterais d'expliquer, afin de mieux décrire les relations paradoxales qui s'y nouent entre ressortissants français issus du village et ressortissants britanniques plus récemment implantés. Enfin, je montrerais en quoi cette migration est révélatrice des changements de la campagne française et des migrations britanniques, grâce à la mise en perspective de ce travail avec celui mené il y a une dizaine d'années par Gillette Fleury (2003).

I/ Méthode et approche du terrain

1. Une histoire de famille

Mon intérêt pour la question de la présence intrigante des Britanniques dans le saumurois résulte de mon histoire familiale. En effet, mes quatre grands-parents sont originaires de la région, pour deux d'entre eux de Parçay-les-Pins même et, pour les deux autres, de Verneuil-le-Fourier et de Vernantes (deux communes voisines de Parçay-les-Pins). J'ai donc pu, depuis mon plus jeune âge, remarquer le fort contraste qu'il existait entre la population très rurale et souvent très âgée de ces communes, et la présence atypique de ces « Anglais ». C'est plus particulièrement en ayant été cueilleuse de pommes saisonnière que la présence de cette langue, au milieu des rangs de pommiers, m'a paru constituer un élément essentiel à comprendre pour percevoir l'évolution des campagnes françaises du saumurois. J'étais alors la seule, parmi quinze saisonniers âgés de 19 à 60 ans, à pouvoir dialoguer en anglais avec les trois Britanniques qui travaillaient avec moi.

Le premier contact que j'eus avec eux a concerné mon prénom, « Mathilde », à la fois celui de l'aïeule de la Reine d'Angleterre Aliénor d'Aquitaine, grand-mère de Richard Cœur de Lion et de Jean sans Terre, tous trois enterrés à l'Abbaye de Fontevraud à cinquante kilomètres de Parçay-les-Pins, mais aussi celui de l'héroïne du livre de Roald Dahl, *Matilda*. (1988). J'ai alors tout de suite senti la différence de sujet de discussion entre ces Britanniques

qui connaissaient bien les Plantagenêts et leur lien avec l'Histoire de l'Angleterre, et les discussions que je pouvais avoir avec les Français, qui concernaient l'agriculture, les rumeurs du village et leur vie. L'éducation, les intérêts et les modes de vies montraient donc une forte distinction entre ces deux populations, faisant pourtant le même travail.

Cette rencontre m'a alors rappelé de nombreux souvenirs. Celui entre autres des voisins de mes grands-parents qu'ils m'avaient amené voir une fois pour que je parle anglais avec eux. La présence étrange de ce magasin, « *English Shop* » en face du monument aux morts où nous étions allés avec mes parents. L'ancien bar « *Chez Jules* » qui avait été tenu par un Anglais et auquel j'étais allée avec mon grand-père. Ainsi que des discussions, à propos des « Anglais » qui ont fait ceci ou cela. Pour une petite fille vivant proche de la ville l'attrait pour cette campagne reculée de la part d'une telle tranche de la population britannique avait de quoi déconcerter, de la même façon qu'elle semblait finalement surprendre la population française vivant dans la commune. C'est dans un mélange d'incompréhension et de cordialité que ces rapports semblaient se construire.

2. Méthode d'investigation

Pour mon cours de Pratique de Terrain de Licence d'Ethnologie, j'ai donc rencontré ces Britanniques par les connaissances que je me suis faites en travaillant, mais aussi en allant voir les magasins, et surtout par le biais de mes grands-parents. Je me suis concentrée sur la population vivant là toute l'année car elle me semblait la plus intéressante à étudier dans ses rapports aux Français. J'ai ainsi essentiellement rencontré ceux qui parlaient français et très peu ceux que je qualifierais de « discrets », qui restent entre eux et participent peu à la vie du village. J'ai interrogé et vu deux fois chaque personne. La première fois, je suis venue avec quelques questions basiques : pourquoi venir habiter à Parçay-les-Pins ? Comment avez-vous fait pour trouver votre maison ? Comment cela se passe-t-il à présent ? Quelles sont vos relations avec les Français ? La deuxième entrevue était plus amicale et consistait davantage à prendre le thé et parler du quotidien, ce qui m'a permis de mieux me rendre compte de la vie de ces Britanniques. J'ai réalisé la moitié de mes entretiens en anglais et l'autre en français. Je suis, de plus, allée interroger les commerçants, afin d'avoir une autre de cette présence britannique pour des personnes non retraitées, au cœur du village. J'ai aussi rencontré le maire du village et j'ai pu avoir accès à la liste électorale de ces Britanniques. Enfin, je suis allée aux vœux du maire, afin de mieux comprendre la place de cette population dans les projets du village.

Il s'agit donc à la fois d'un travail familial (ma première source de renseignement étant mes grands-parents et ma famille), que j'ai essayé d'ouvrir afin d'avoir d'autres points de vue.

II/ Pourquoi cette présence britannique à Parçay-les-Pins ?

1. Les raisons des Britanniques

La première raison de leur présence dans ce village est la raison économique. On s'en doute, ces campagnes désertées ont vu chuter le prix de l'immobilier. Plusieurs agences immobilières britanniques sont d'ailleurs venues s'installer dans la région il y a quelques années. Les personnes que j'interroge m'expliquent aussi qu'acheter de tels terrains en Angleterre serait quasiment impossible pour eux, car la Grande-Bretagne est bien plus petite et connaît une densité d'habitants bien plus grande. D'autre part, la sécurité sociale, la facilité de voir un médecin sont très intéressantes pour des personnes souvent retraitées, dont la santé est plus fragile. De même la taxe d'habitation, les impôts, l'entretien d'une voiture sont plus avantageux en France. Les Britanniques ont ainsi racheté de simples « taudis », des maisons en ruine n'ayant ni l'eau et ni l'électricité, tombées en décrépitude depuis longtemps dont il ne restait parfois que les quatre murs, et encore... À la recherche de quelque chose de traditionnel, ils n'ont donc que très rarement fait construire leurs maisons, mais les ont rénovées.

Cela rejoint la deuxième raison de leur présence, celle que j'appelle « *french dream* », « rêve français ». C'est bien souvent le schiste et l'ardoise de ces régions qui ont attiré ces nouveaux venus. Beaucoup d'entre eux sont bercés par cet idéal de vie depuis qu'ils sont petits, attirés par la cuisine fine, le mode de vie, et étrangement pour des Français, par le climat. Pour un habitant de Parçay-les-Pins le temps semble en général maussade, mais pour un Britannique, il est bien souvent ensoleillé. Pour m'expliquer cela un Anglais m'a ainsi dit « En Angleterre il y a 6 mois d'automne et 6 mois d'hiver ». On comprend alors que les rares rayons de soleil ont de quoi réchauffer les cœurs anglais. Ces migrations sont enfin soutenues et incitées par de nombreux programmes britanniques qui montrent des familles venant vivre en France ou dans d'autres régions du monde. Des magazines spécialisés paraissent à l'intention de ces Britanniques qui veulent s'installer en France afin de leur expliquer les procédures, comment fonctionnent les lois françaises et quels sont les papiers à se procurer. Enfin un grand nombre de sites internet permettent de se documenter pour venir en France. C'est un véritable commerce qui s'est donc mis en place.

C'est ainsi qu'ils viennent souvent dans la région pour faire du tourisme et peuvent décider ensuite de s'installer près de la vallée de la Loire, qu'ils apprécient pour ses liens historiques avec l'Angleterre, tout comme pour sa richesse en paysages et en vins. Connaissant l'Histoire des Plantagenêts, nombreux sont ceux qui viennent voir les tombeaux de Henri II, Richard Cœur de Lion et Aliénor d'Aquitaine dans l'abbaye de Fontevraud.

Enfin, la « proximité » entre l'Angleterre et la France ne tient pas seulement à l'Histoire mais aussi à l'infrastructure : entre l'avion que l'on peut prendre à Tours, à une heure et demie de Parçay, et l'Eurostar, l'île et le continent semblent se rapprocher considérablement. Porte à porte, certains Anglais en ont ainsi pour 6 heures de voyage, ce qui leur permet d'aller voir leurs petits-enfants, et rend possible à leurs familles de venir leur rendre visite pendant les vacances.

2. Une « sollicitation » du village français

Comme je l'ai déjà évoqué, les problèmes démographiques des campagnes saumuroises inquiètent ceux qui y vivent depuis toujours. C'est ainsi que de nombreuses maisons sont laissées à l'abandon depuis longtemps. Finalement, cette migration anglaise devient une véritable aubaine pour cette région car ces migrants reprennent et rénovent des lieux dont « plus personne ne voulait ». Le village voit ainsi des lieux désertés depuis des années redevenir habitables, et même devenir des lieux de tourisme. En effet, les Britanniques rénovent et utilisent les nombreuses dépendances des fermes qu'ils achètent pour en faire des gîtes, dont la majorité des touristes qui y viennent sont bien sûr anglophones. Les maisons se revendent ensuite souvent de Britanniques à Britanniques.

Ce n'est donc pas seulement un désir britannique de vivre dans cette région, mais un véritable encouragement de la part des politiques locaux, et aussi des actifs, à qui cette nouvelle population peut profiter. Les agents immobiliers vantent cette région et vendent ainsi de nombreuses maisons. Le notaire de Parçay s'est ainsi associé avec un couple d'Anglais agents immobiliers afin de faire venir certaines personnes dans la région. Cela couplé à une incitation politique. L'ancien maire, en 2001, lors de ses vœux, souhaitait la bienvenue aux Britanniques et s'essayait au kilt lors de la cérémonie du 11 novembre. Même si 10 ans plus tard la sollicitation politique est moindre, car peut-être est-il plus assuré que les Anglais viennent habiter dans le village, il y existe toujours une demande, par exemple pour encourager certains Anglais à s'inscrire sur la liste électorale.

III/ Des relations paradoxales entre les populations

1. Le problème de la langue

Il existe quelques familles, deux ou trois, avec des enfants scolarisés dans les écoles des villages, mais cela reste très minoritaire. Ces familles parlent alors français grâce aussi à leurs enfants qui deviennent vite bilingues. Mais la majorité des Britanniques viennent s'installer dans la campagne française pour profiter de leur retraite, ou bien ils sont proche de la cinquantaine, ce qui ne facilite pas l'apprentissage de la langue à cause de l'âge et de l'isolement. Ils envisagent aussi généralement un retour en Grande-Bretagne lorsqu'ils seront trop vieux, pour retourner près de leurs proches et mourir en terre natale. L'investissement nécessaire pour apprendre la langue n'est donc que rarement fourni, car il ne s'agit pas vraiment « d'habiter en France », mais surtout « d'avoir sa maison en France ».

Toutefois, en évoquant le sujet, les personnes ont utilisé le terme de « paresse », disant que ce sont les « Britanniques qui ne veulent pas apprendre le français ». Ce sont souvent ceux qui parlent bien le français qui ne comprennent pas pourquoi leurs compatriotes ne font pas le même effort qu'eux. Mais c'est finalement aussi ceux qui ne parlent pas français qui tiennent ce discours sur eux-mêmes, en disant qu'ils ne font peut-être pas assez d'effort et qu'ils devraient. Ainsi, lors des cours de français que certains suivent, le retour à la langue anglaise, dès que le professeur tourne le dos, est fréquent. Et bien qu'ils apprennent dans ces cours à savoir comment expliquer un problème de santé aux médecins, beaucoup d'entre eux préfèrent aller voir un médecin qui sait parler anglais plutôt que d'expliquer en français. Les Français, eux, semblent aussi assez dérangés par le fait que les Anglais qui vivent « chez eux », ou en tout cas « avec eux », ne fassent pas l'effort de venir vers eux et d'apprendre un minimum la langue.

Il y a, enfin, tout un réseau économique sous-jacent qui se crée autour de cette population britannique. Non seulement on va voir ce médecin parce que un tel a dit qu'il parlait anglais, mais on va dans le magasin où les caissiers peuvent nous parler anglais, et même on choisit des ouvriers anglais pour refaire les maisons ! En effet, des maçons, des plombiers, des électriciens Britanniques viennent dans cette région et s'occupent des maisons qu'ils rénovent. Et en cas de problème, on demande aux quelques Britanniques bilingues ou aux Français qui parlent bien l'anglais de traduire un relevé EDF ou un avis d'imposition. Enfin, il y a presque la possibilité de vivre comme en Grande-Bretagne puisque l'on peut acheter les mêmes produits que là-bas, on peut avoir accès aux chaînes de télévisions anglaises, aux journaux anglais, aux livres anglais... C'est un véritable microcosme qui s'est constitué autour de ces « Anglais » et qui rend l'utilisation du français presque inutile ! Une des

saisonniers, qui pourtant travaille avec des français, m'a ainsi confié qu'elle pouvait facilement ne pas entendre de français pendant plusieurs jours ou plusieurs semaines en hiver. Et même ceux qui le parlaient bien au début et qui avaient fait l'effort de l'apprendre, finissent par le parler moins bien et semblent se refermer sur eux après quelques années.

Simple « paresse » ? Cela semble ainsi plus compliqué, car les conditions se prêtent peu à l'effort à fournir.

2. Quelle intégration pour ceux qui parlent la langue ?

Même s'il existe quelques interactions autres que de vrais dialogues, par des actes de sympathies, des salutations respectueuses, plus distantes mais pas moins amicales, la langue est tout de même un vecteur essentiel d'intégration et d'interaction entre populations française et britannique. Ceux qui parlent bien le français l'ont généralement appris à l'école, ou bien ont toujours eut envie de l'apprendre avant de venir habiter en France. Cela demande un réel « effort ». Ils essayent de participer à la vie du village et de « vivre en Français » et ne sont donc pas venus simplement pour des raisons économiques mais pour connaître la culture française. Ils font aussi « l'effort » par exemple de regarder la télévision en français ou de lire les journaux français.

Et finalement, même pour ceux qui ne sont pas retraités et qui travaillent, apprendre le français n'est pas simple. Ainsi, les saisonniers restent souvent entre eux et se parlent en anglais. On sent que communiquer en français leur coûte et qu'ils ont plaisir à pouvoir parler en anglais à des Français. Les quelques personnes qui sont intégrées aux activités de la commune et parlent vraiment français sont ainsi vite mises dans une autre catégorie que ces « Britanniques discrets et silencieux », tout en gardant une forte identité « d'Anglais ». Eux-mêmes ne se sentent pas comme les autres Britanniques qui ne veulent pas vraiment s'intégrer. Il y aurait donc les Français, les Britanniques intégrés et les Britanniques discrets. Une Galloise m'a ainsi raconté avoir rencontré lors de la visite du Musée Jules Desbois une Britannique vivant depuis plus 3 ans à Parçay alors qu'elles ne s'étaient jamais vu avant, et que le village est tout de même relativement petit.

3. L'échec d'une « communauté harmonieuse » ?

On pourrait donc conclure à un manque d'harmonie dans ce village malgré le fait que les Britanniques soient présents depuis plus de quinze ans. Il y aurait même une sorte de mise à l'écart et de méconnaissance de l'autre des deux côtés, ainsi que le montre le nom « d'Anglais » donné par les Français à une population réellement « Britannique », qui vient de

toute la Grande-Bretagne. Et même si les rapports entre les Français et les immigrants restent très cordiaux – on entendra très rarement les uns médire des autres – on sent tout de même que les rapports sont quelques peu réticents. Bien sûr, il n’y a que peu de raisons de la part des locaux de leur en vouloir puisqu’ils reprennent des maisons inhabitées depuis longtemps et dont aucun français ne voulait. En ce sens, ils permettent aussi de faire fonctionner l’économie de ce petit village, tout en ramenant de nombreux touristes. Toutefois, il reste une part de « vexation » ressentie par les Français : cette population ne semble pas vouloir partager leur vie, elle ne parle pas la langue et se tourne souvent vers des ouvriers anglophones plutôt que vers les artisans de la région. C’est aussi une « vexation » de voir que ce sont les Anglais qui sauvent leur patrimoine tandis que leurs enfants, eux, se détournent de cette tradition de la terre. De plus, les Britanniques amènent une nouvelle culture : celle du tourisme et non plus de l’agri-culture. Les gîtes accueillent essentiellement des personnes anglophones ce qui ne permet que peu d’échange entre les paysans et les vacanciers.

Néanmoins, il serait injuste de remettre toute la faute de ce « manque d’harmonisation » sur la dite « paresse » des Britanniques. On m’a ainsi souligné la difficulté de rencontrer des Français dans ces campagnes où, si on n’aime pas la chasse ou la « boule de fort », on est vite mis à l’écart. Il n’y a plus vraiment de lieu de rencontre, comme les bars, actuellement à Parçay. Enfin, les Français ont leurs habitudes, leurs connaissances et il semble peu aisé de s’intégrer dans ce quotidien en étant « bien vu », c’est-à-dire accepté et considéré. Le plus simple est donc encore de rencontrer ses voisins, mais ceux-ci n’ont pas une culture de voisinage aussi importante qu’en Grande-Bretagne. Ainsi, les Britanniques ont pour habitude d’offrir des présents à leurs voisins en emménageant, ce qui surprend bien souvent les Français, plus habitués à une sorte de distance première qui ensuite s’efface en faisant plus ample connaissance.

Ces différences de codes sociaux renforcent donc l’incompréhension de chaque groupe envers l’autre. Ainsi, bien que l’on ait l’impression d’une proximité « européenne » des cultures, il est parfois difficile de se comprendre. Cela peut nous amener à nous questionner sur les réalités et les désillusions de l’Europe. L’harmonie des peuples européens est loin de pouvoir se faire si elle ne prend pas plus en compte les différences et les enrichissements que chaque peuple peut apporter à l’autre. Cette question semble rester en suspens, mais mérite d’être soulevée comme on me l’a suggéré au cours de mes entretiens.

4. Un respect mutuel et une sympathie « à distance »

On n'est donc pas face à un dédain des uns envers les autres, comme on pourrait le supposer de l'extérieur, car les Britanniques sont souvent contents de leur rencontre avec des Français. De même, les Français trouvent tous les Anglais « très sympathiques », bien qu'ils ne se parlent pas dans la même langue et ne se connaissent que de vue. Alors qu'on pourrait s'attendre à une méfiance cachée de la part des Français, c'est toujours dans un rapport de respect mutuel et dans une sympathie « à distance » que s'effectuent les rencontres. C'est comme si ils s'observaient de loin, avec étonnement mais sans ressentiment, chacun vivant comme bon lui semble.

Le plus surprenant c'est finalement que cette peur d'être « mal vu » provient plus des Britanniques que d'une réalité exprimée par les Français. On peut ainsi s'entendre demander avec un peu d'inquiétude, à la fin d'un entretien avec des Britanniques, ce que les Français ont dit sur eux. Ils ont conscience de ne pas être complètement « intégrés » dans la population, ou du moins de ne pas être en harmonie avec le reste du village. Cela les fait supposer une sorte de colère et de rejet de la part des Français, qui pourtant, lorsqu'on interroge ces derniers, ne semblent pas être hostiles à cette présence, hormis cette sorte de « vexation » déjà évoquée. De plus, l'autre effraie toujours un peu, surtout pour une population aussi rurale, très peu confrontée au brassage ethnique de la ville. L'harmonie est donc de l'ordre du vécu au quotidien « à distance ». Pourtant, le plus beau symbole de réunion de cette population hétéroclite se fait lors des armistices, où l'hymne français, anglais et écossais sont joués et où « tout le monde » est présent. Enjeux politiques d'intégration, c'est aussi la belle métaphore d'un passé commun.

IV/ Une migration révélatrice

L'analyse de ces relations et de ces différences nous amène aussi à caractériser plus précisément la migration et l'implantation britannique, ainsi que l'illustre l'exemple de Parçay-les-Pins.

1. La migration est aussi bien une fuite qu'une quête

Lorsque je demandais à l'un des saisonniers les raisons de sa présence en France, il me fit cette réponse significative : « La France c'est ma deuxième chance ». La France serait la solution intermédiaire entre une Amérique trop lointaine et une possibilité de refaire tout de même sa vie loin des problèmes laissés en Grande-Bretagne. Il y a ainsi quelques couples qui,

après un premier divorce, refont leur vie et viennent chercher un peu de paix dans la « douceur angevine ». Après « *l'american dream* » le « *french dream* », celui d'une maison avec jardin, au milieu d'une campagne au climat doux et prometteur. Il s'agit alors bien d'une « retraite », loin du monde sans être trop loin de sa famille. Ces couples construisent leur maison, de leurs mains, selon leur idée. Ils bâtissent leur « foyer », « *this is my home* » s'exclama ainsi un Ecossais. Cette nuance que la langue française ne contient pas dans le terme de « maison » entre *home* et *house* est ici révélatrice. Enfin, ce qu'ils n'ont pas pu mener à bien, ou ce qu'ils n'ont pas eu le temps de réaliser pendant leur vie active, ils se le permettent maintenant, dans ce petit bout de paradis qu'ils ont fabriqué et conçu eux-mêmes. On comprend ainsi l'intérêt de rénover des maisons à l'abandon. Ce désir de refaire du neuf avec du vieux signe celui d'un nouveau départ au début de la vieillesse.

2. « le plus remuant de tous les peuples »... Arthur Young

Arthur Young (1792), cet agriculteur et agronome britannique du début du XIX^{ème} siècle est l'un des premiers à faire des comptes rendus de ses voyages en France, qui sont bien souvent loin d'être des louanges. Il qualifie, d'autre part, les Anglais comme étant « le plus remuant de tous les peuples », ce qui dans cet exemple se vérifie très bien. Gillette Fleury applique déjà cette formule à ce phénomène, dans son livre *Tea and Wine* (2003), consacré à une étude similaire mais plus large géographiquement, portant sur la présence des Britanniques (touristes et habitants) dans Saumur et sa région, 10 ans avant ma présente enquête. Elle relève aussi que le rapport à « la maison » n'est pas le même qu'en France : *Home, sweet home...* il n'y a pas de maison familiale qui perdure de génération en génération, et la maison des grands-parents ne sera pas celle dont héritera les petits-enfants. Il y a un fort désir de tradition, mais sans qu'un lieu précis en soit nécessairement porteur et révélateur. C'est ainsi que le « système à maison » où un couple hérite d'une maison, est fortement transformé par cette présence britannique qui brise l'héritage, tout en tentant de renforcer la relation vicinale, deuxième caractéristique du « système à maison ». C'est ce que A. Sourdril (2012) souligne dans son article en ce qui concerne le canton d'Aurignac, où le même phénomène est observable face à une situation de Britannique venant s'installer et qui réorganisent les relations de voisinages et d'héritage. On remarquera aussi que ce « peuple est remuant » par ses nombreuses activités. Lorsque l'on demande à l'un d'eux son métier, ou le métier qui était le sien auparavant, la réponse leur semble difficile à trouver, car le fait de changer de métier est très fréquent en Grande-Bretagne. Un maçon peut aussi bien être électricien que plombier - ce que l'on appellerait chez nous « bricoleur ».

Enfin, ce peuple est bien évidemment « remuant » au sens touristique. Les Britanniques voyagent beaucoup et le fait de mettre en place des gîtes n'est donc pas un hasard. Ils profitent de cette particularité et la développent en tentant de mettre en relief tout ce qui est traditionnel et folklorique, au risque de créer une nouvelle « tradition française à l'anglaise ». En effet, force est de constater que dans ces maisons refaites « traditionnellement » les rideaux à carreaux, les frous-frous de velours et autres petits objets « *so british* » se retrouvent dans un décor voulu « français ». Cela interroge alors sur la vision que ces britanniques, vivant en France, ont et amènent des pays anglophones. De même que cette mode française faite par des Britanniques interroge sur la tradition anglaise.

3. ... mais qui garde ses habitudes

Ce grand remue-ménage anglais n'empêche donc pas qu'ils transportent avec eux leurs traditions. On se verra offrir le thé à 16h, avec un « nuage de lait » et les « *minces pies* », qui sont les gâteaux spécifiques aux fêtes de Noël et qu'il est très difficile de réaliser en France, car quelques ingrédients ne se trouvent pas dans les magasins saumurois. La promenade des chiens se fait à heure fixe aussi, après ou avant le thé. Le volant de nombreuses voitures restent à droite (bien qu'ils conduisent tout de même à droite, certaines traditions ne se peuvent garder !). Les jardins sont « à l'anglaise » avec de nombreuses graminées et herbes folles. Ils auraient d'ailleurs ramené cette mode dans le saumurois, où quelques ronds points sont maintenant décorés de cette façon romantique. Enfin, la télévision se regarde en anglais. On comprend que le syncrétisme culturel qui en résulte puisse surprendre. Je me suis ainsi retrouvée face à un couple d'anglais regardant la *BBC News*, tout en sirotant un verre de vin rouge du terroir. C'est bien une identité de Britannique « à la française » qui est en train de se construire, même si on peut avoir l'impression de l'extérieur qu'il y a peu d'échange entre les traditions des deux populations.

V/ Mise en perspective temporelle par rapport à l'ouvrage de Gillette Fleury

En 2003, Gillette Fleury réalisait une étude similaire, mais plus large, sur les Britanniques dans le saumurois. Un chapitre de son livre était aussi consacré à ce village si particulier de Parçay-les-Pins. Elle laissait en suspens un certain nombre de questions à propos de ce qui allait se passer à l'avenir. Le changement qui s'est opéré en 10 ans est très révélateur. Le village comptait alors 1030 habitants en 2002 (où davantage de Britanniques étaient inscrit

sur la liste électorale), contre 915 en 2012, ce qui conforte l'inquiétude actuelle du maire quant à la démographie. Le musée Jules Desbois s'est agrandi, le parc du Lathan et le lac de Rillé tous proches accueillent de plus en plus de touristes, mais aux vœux 2013 le message du maire évoque davantage de difficultés face à la crise et à la dépopulation. Ce qui n'a pas changé, et s'est confirmé, c'est la particularité de Parçay quant à la présence anglaise. Gillette Fleury évoque une quarantaine de maisons qui leurs appartiennent. D'après la liste électorale il y a actuellement vingt-six noms de maisons répertoriées. Mais certains lieux-dits contiennent jusqu'à trois, quatre ou cinq maisons qui sont possédées par des Britanniques. Et la liste électorale ne comprend qu'une partie des Britanniques installés. En 2010, quarante-trois Britanniques y étaient inscrits. On y retrouve des couples généralement, mais aussi quelques enfants voir des frères et sœurs. Le nombre de résidences principales britanniques a sûrement un peu augmenté, passant d'une dizaine à une quinzaine, mais guère plus. Ainsi, même si certains journaux comme *Le Figaro* annoncent le retour des Britanniques dans leurs contrées, « filant à l'anglaise », leur présence est loin d'avoir disparue et, au contraire, se conforte avec le temps.

Gillette Fleury expliquait la présence de ces Britanniques dans une commune un peu à l'écart (à 30 minutes de Saumur) par deux facteurs : l'économique et l'humain. Le facteur économique est toujours essentiel. Mais le facteur humain, lui, semble s'être estompé. Si les notaires et l'ancien maire semblaient solliciter cette nouvelle population dans la vie communale, cela semble être moins le cas. De plus, l'utilisation de ce « potentiel anglais » pour créer des groupes de paroles, des cours d'anglais pour les enfants, et même une vraie prise en compte du tourisme anglais n'est toujours pas mise en place. A une époque où le projet européen se fait toujours plus fragile, la commune semble « vivre avec », sans chercher à « s'enrichir de cette présence britannique », d'après l'analyse d'un Français. Sur les photos de 2002 on pouvait voir des Ecosseis en kilt, le maire lui-même s'y était essayé. En 2012 ce folklore semble avoir disparu, pas de kilt sur la photo officielle, parue dans le bulletin communal. Le café-restaurant tenu par une certaine Nicole Michelet et qui était le lieu de rendez-vous de bon nombre de Britanniques a disparu. Il a été remplacé, un peu plus loin, par un bar anglais « *Chez Jules* », qui a vite fait faillite. Il n'y a donc plus vraiment de bar-restaurant qui sert de lieu de ralliement actuellement, et le seul restaurant (français) qui perdure n'est fréquenté que ponctuellement. Enfin, la place ambiguë des Britanniques aux vœux de 2013 révèle que les choses ne semblent pas s'être passées dans le sens espéré par Gillette Fleury : ils ne sont plus évoqués dans le discours du maire, ils sont très peu à se déplacer pour l'écouter. Pourtant, les discours de l'armistice sont maintenant dits dans les

deux langues grâce à la conseillère municipale Galloise, qui sert d'interprète. Le village évolue et trouve des solutions pour palier à la distance que la langue implique.

Aux interrogations qu'avait laissées Gillette Fleury quant à l'avenir de ce petit village, je répondrais donc par un bilan mitigé. Les départs en retraite des personnes qui avaient fortement contribuées au développement d'une « communauté différente » ont sûrement aidé au délitement d'une communauté à la cohésion encore trop faible. Certaines amitiés perdurent, de nouvelles se créent, mais on remarque surtout que de nombreux liens se sont usés. Certains Britanniques très impliqués dans la vie du village et dans le désir de vivre « à la française » se sont finalement reclus dans leurs maisons comme les autres. On remarque tout de même qu'un certain nombre d'enfants et de petits-enfants restent en France, se retrouvant peut-être finalement dans le « *french dream* » de leurs parents. Ce n'est peut-être pas la majorité mais cette particularité mérite d'être relevée. D'autre part, les personnes les plus âgées rentrent en Grande-Bretagne et laissent leurs maisons à d'autres Britanniques. Ils veulent mourir en Angleterre, car la France n'est pas vraiment « leur pays », c'est le pays où ils ont « leur maison », cette « *sweet Home* » rêvée.

Conclusion

Pour conclure, je dirais que la raison de la forte présence britannique dans le village de Parçay-les-Pins est largement économique, en plus de la beauté et de l'Histoire du lieu, mais qu'il a largement été influencé par des acteurs politiques et immobiliers. Les relations que ces immigrants entretiennent avec les Français et la population rurale sont, somme toute, cordiales voire amicales, mais « à distance ». Cela est largement dû à l'obstacle de la langue qui semble difficile à passer pour ces populations largement retraitées. Ils finissent ainsi par se renfermer sur eux-mêmes, et créent leur propre réseau économique et social sous-jacent. Ceux qui parlent la langue sont ceux qui ont un réel désir de « vivre en France » et non pas seulement « d'avoir leur maison en France ». Cette migration s'explique aussi par une habitude du mouvement du peuple britannique, qui n'a pas le même rapport à la maison que les Français. Ils réinventent ainsi la tradition de la campagne française en y ajoutant un brin d'air « *british* » qui n'est pas pour déplaire aux touristes. Et cette présence touristique et étrangère révèle la nouveauté des campagnes françaises, qui sous une apparente passivité et « tradition » est en train de se réinventer. Enfin, en mettant en perspective temporellement cette présence anglaise on voit que l'harmonisation des populations est toujours compliquée même si de nouvelles solutions sont proposées (traduction des discours), mais que la « sympathie à distance » reste la relation vécue par la majorité de la population.

Bibliographie

Barou, J. et Prado, P. (1995), *Les anglais dans nos campagnes*, Paris, éd. L'Harmattan.

Le Courrier de l'Ouest, le 23 février 2012, *Saumur est toujours un « bon choix » pour les expatriés anglais*

Le Courrier de l'Ouest, le 23 février 2012, « *The English shop* », *un petit goût d'Angleterre au cœur du saumurois*.

Négroni, A., Le Figaro, le 23 janvier 2009, « *Les anglais de France retournent chez eux* ».

Dahl, R. (1988). *Matilda*. New-York : Penguin's Books.

Fleury, G. (2003). *Tea and Wine. Britanniques en saumurois*. Saumur : Cheminements.

Sourdril, A. (2012) « Du voisinage à la parenté : le « système à maison » aux prises avec le changement social dans le canton d'Aurignac », *Ethnologie française*, (Vol. 42).

Young, A. (1792). *Travels during the Years 1787, 1788, and 1789. Cultivation, Wealth, Resources, and National Prosperity of the Kingdom of France*. London : Bury St Edmond's.